

daient que la bienheureuse Vierge accompagnât son Fils au Calvaire, si Dieu la prédestinait à devenir, en toute vérité, la mère, et la mère parfaite de ceux dont le Christ, son Fils, est le Sauveur, et dont lui-même daigne être le Père.

CHAPITRE II

Comment la Vierge béni monte au Calvaire, — et comment, debout au pied de la croix, d'un même cœur et d'une même volonté avec son Fils et le Père, elle offre la sainte victime pour le salut et la vie du monde.

Les Évangiles nous ont décrit le martyre du Sauveur ; ont-ils également parlé du martyre de sa mère ? En d'autres termes, ce que nous venons d'établir comme exigé par des raisons de suprême convenance, est-il aussi consigné comme un fait dans nos saints Livres ? Si nous nous le rappelons bien, il a suffi de deux mots au disciple bien-aimé pour dire toutes les grandeurs de la Vierge, en la nommant *Mère de Jésus*, le Verbe fait chair. Quelques mots vont lui suffire aussi pour résoudre cette nouvelle question. « *Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus...* Et la Mère de Jésus était debout près de sa croix » (1). *Stabat mater dolorosa, Juxta crucem lacrymosa*, traduit la poésie chrétienne. La voilà sur la sainte montagne et debout : debout pendant que la multitude charge Jésus de ses malédictions ; debout pendant que les soldats se partagent les vêtements de la victime ; debout pendant que le soleil s'éclipse, que le voile du temple se déchire, que les rochers se fendent et que la nature entière est dans l'émoi. La voilà dans

(1) Joan., xix, 25.

l'attitude, dans la position, dans les sentiments, dans les angoisses les plus aptes à donner le dernier complément à sa maternité spirituelle. Avec nos docteurs je lis, à la lumière des courtes mais substantielles paroles de notre Évangile, tout ce qui est nécessaire pour répondre aux *exigences* énumérées dans le chapitre précédent; je veux dire la présence au Calvaire, l'oblation finale de la victime, la communion parfaite à ses douleurs, et, pour tout couronner, la proclamation solennelle de la maternité de grâce.

I. — Debout près de la croix de Jésus, c'est la présence et c'est aussi l'oblation consommée. La Genèse raconte d'Abraham que, cédant aux instances réitérées de Sara mère d'Isaac, le fils de la promesse, il se résolut à congédier Agar avec Ismaël, son enfant. « Renvoyez cette servante et son fils », lui demandait importunément Sara. Et le patriarche, après avoir consulté le Seigneur, « se leva dès le matin, et, prenant du pain et un vase plein d'eau, il les mit sur l'épaule d'Agar, lui donna l'enfant et la renvoya. Agar étant donc partie s'en allait errant dans la solitude de Bersabée. Et quand l'eau du vase fut consommée, elle déposa l'enfant sous l'un des arbres qui étaient là, et s'éloignant elle s'assit en face de lui, à la distance d'une portée d'arc : *Jene verrai pas mourir mon fils*, dit-elle; et elle éleva la voix et elle pleura » (1). C'est la nature qui agissait et parlait dans cette femme.

S'il n'y avait rien de mystérieusement divin dans la présence de la Sainte Vierge aux pieds de son Fils,

(1) Gen., XXI, 14.

agonisant et mourant, cette présence serait inexplicable. J'ai lu dans quelques auteurs qu'elle était venue là pour consoler Jésus, pour le disputer par ses gémissements, ses supplications et ses larmes à la cruauté des bourreaux. Autant d'inventions qui semblent jurer avec les faits. Quelle consolation pouvait apporter au Crucifié le martyr de sa mère, alors que la douleur de celle-ci devait être un nouveau supplice pour son filial amour? Quelle espérance, aussi, d'attendrir ces cœurs tellement endurcis dans la haine qu'ils voulaient la mort de Jésus à tout prix, dût le sang de leur victime retomber en malédictions sur eux-mêmes et sur la tête de leurs enfants? Et puis Marie ne savait-elle pas que ce fils de ses entrailles devait, par la volonté du Père et par son libre choix, donner sa vie pour tout le peuple : si bien qu'essayer de le soustraire au supplice, c'eût été vouloir entraver les desseins miséricordieux de l'un et de l'autre. Direz-vous qu'elle répondait simplement à l'appel de son Fils? Mais, encore un coup, si le mystère de la croix n'exigeait pas la présence de Marie, pourquoi Jésus l'eût-il appelée? Aurait-ce été simplement pour la rendre témoin de ses angoisses et pour lui déchirer le cœur d'une blessure plus cruelle? « Car, ô ma Souveraine, qui pourra jamais exprimer ni sentir les souffrances que vous endurez en voyant torturer Jésus, sans pouvoir lui porter secours; en le voyant dépouillé, sans pouvoir le couvrir; en voyant couler son sang à flots, sans pouvoir l'arrêter; en le voyant traiter de malfaiteur, sans pouvoir le justifier; en le voyant dévoré d'une soif ardente, sans pouvoir le désaltérer; en voyant sa face adorable couverte de crachats, sans pouvoir l'essuyer; en le voyant expirer d'une mort

atroce, sans pouvoir recueillir son dernier souffle, coller votre visage sur son visage et mourir en le serrant entre vos bras » (1) ?

Debout près de la croix de Jésus. Des peintres l'ont parfois représentée gisant sur le sol, ou tombant entre les bras des saintes femmes, privée de sentiment et presque sans vie. Au nom de la saine doctrine, il faut protester contre ces écarts. L'Évangile vous la montre *debout*. De quel droit la mettre dans une posture et dans un état si contraires ? Aussi lisons-nous dans Carthagena (2) que, sur l'ordre exprès du Maître du sacré Palais, une peinture de ce genre fut effacée, *lui présent*, dans une église de Rome. Saint Ambroise ne veut pas même entendre parler de pleurs ni de sanglots. « L'Évangile, dit ce Père, me la montre debout ; il ne me la montre pas se lamentant et pleurant. *Stantem illam lego, flentem non lego* » (3). Non pas toutefois que Marie n'ait pas versé de larmes, alors que Jésus, au témoignage de saint Paul, en répandait mêlées avec son sang (4), mais c'étaient des larmes coulant silencieusement, sans éclats ni cris d'angoisse ; et c'est là, sans doute, ce qu'a voulu surtout indiquer le grand évêque de Milan (5).

(1) La Palma, *Histoire de la Sacrée Passion*, c. 37.

(2) L. XII, hom. 7. Opp., t. III ; Cf. Novat., *De Eminentia B. Virginis*, t. I, c. 18, q. 7. p. 360, sqq.

(3) S. Ambros., *De obitu Valentin. consol.*, n. 39. P. L. XVI, 1371.

(4) Hebr. v, 7.

(5) Au sentiment de Suarez, il faut tenir pour chose indubitable que, pendant tout le cours de la Passion, la Mère de douleurs ne montra ni dans son âme ni dans son corps aucun signe de défaillance. Il est vrai qu'on la voit assez souvent représentée par les peintres, ou dans de pieuses méditations, comme abîmée dans l'angoisse, au point d'en perdre le sentiment et de s'affaisser inanimée soit entre les bras des saintes femmes soit même sur le sol. Mais, dit encore Suarez, ce sont là des inventions sans fondement. Elles sont en contradiction flagrante avec *le parfait domaine* sur tous les mouvements de la sensibilité que nous devons reconnaître en Marie ; plus encore, avec le rôle quasi sacerdotal

Debout près de la croix de Jésus : c'est l'attitude de l'offrande. Jésus-Christ, notre prêtre et notre victime, est à la fois debout et couché sur la croix. Couché comme une victime ; debout comme un prêtre à l'autel,

qu'elle remplissait au Calvaire. Aussi les théologiens de marque et les saints docteurs sont-ils d'accord pour rejeter des opinions si peu dignes de la nouvelle Eve.

Du reste, ajoute-t-il, les auteurs en sont généralement personnes de moindre autorité. Je trouve, il est vrai, ces idées dans les *Lamentations de la Vierge* et dans le *Dialogue de la Passion du Seigneur*. Mais ni les premières ne sont l'œuvre de saint Bernard, ni le second, de saint Anselme, bien qu'on les leur ait attribués. C'est à tort aussi qu'on cite en leur faveur Ludolph de Saxe, et Denis le Chartreux. Ni celui-ci dans son commentaire sur le chapitre XIX de saint Jean, ni celui-là dans la *Vie de N. S. Jésus-Christ* (P. II, c. 55, § 5) n'ont rien écrit de semblable, en décrivant la douleur de Marie, quand elle reçut entre ses bras le corps inanimé de son Fils. Saint Laurent Justinien, qu'on invoque après eux, ne confirme pas davantage l'opinion qui leur est prêtée, comme on peut le voir au chapitre 21 de son *Combat Triomphal du Christ*, n. 5 (Lugdun., 1628, p. 335). Il y parle il est vrai, des larmes de la Vierge, de la pâleur répandue sur son visage, des gémissements qui s'échappaient de sa poitrine, lorsque, tenant Jésus appuyé sur ses genoux, elle promenait sans fin des regards amoureux et douloureux sur chacun des membres meurtris, sanglants et déchirés de la sainte victime ; il nous la montre aussi comme la vive image de la Passion du Christ, expirant en esprit, quand le Sauveur rendit le dernier souffle ; mais pas un mot qui signifie la défaillance corporelle, le *spasme* ou tout autre mouvement désordonné de la personne extérieure.

Suarez essaie même d'atténuer ce que les auteurs qu'il combat peuvent avoir d'excessif dans leurs affirmations. Je ne sais s'il y a réussi pour tous. Il semblerait pourtant que ses explications sont assez plausibles à l'endroit des *Méditations sur la vie de Notre Seigneur* : ouvrage qui d'ailleurs n'est pas du Docteur Séraphique, comme on le croyait assez généralement jusqu'ici. Le même Suarez enfin fait une dernière remarque : c'est que ceux qui, soit explicitement soit implicitement, ont parlé de *Spasme*, ne sont pas d'accord sur le moment où il se serait produit : puisque les uns le rapportent à la rencontre du Seigneur avec sa mère sur le chemin du Calvaire, les autres au crucifiement de Jésus-Christ, d'autres encore à l'ouverture du côté par la lance, et d'autres enfin à la déposition du corps de Jésus, alors qu'il fut remis entre les bras de Marie. Toutes choses qui prouvent assez qu'il n'y a sur ce point ni tradition ni raisons sérieuses. On sait enfin que le plus grand interprète de saint Thomas d'Aquin, le cardinal Cajétan, a écrit un livre exprès pour réfuter le *Spasme* de la Vierge. Cf. Suarez, *de Mysteriis vite Christi*, D. 4, S. 3, § *nec desunt*. D. 41, S. 2, § *Tertio*. — « Il nous faut remarquer que Notre Dame estoit debout au pied de la croix. En quoy certes ont grand tort ceux qui pensent qu'elle fut tellement outrée de douleur qu'elle en demeura pâmée : car sans doute cela n'est point, ains elle demeura ferme et constante, bien que son affliction fust la plus grande que jamais femme aye ressentie pour la mort de son enfant ; parce qu'il ne s'en est jamais trouvé qui ayt eu autant d'amour qu'elle

Il offre de sa chair le grand sacrifice dont tous les autres, depuis l'origine des siècles, avaient été la prophétique figure; ce sacrifice dont son Incarnation dans le sein de la Vierge et sa vie tout entière furent la préparation et le prélude. Il n'y a qu'une explication plausible de la présence et du maintien qui nous étonnent dans sa mère: elle s'unit à lui pour offrir le sanglant holocauste d'où sortira la réconciliation de l'homme avec Dieu. Voilà ce que saint Ambroise a très clairement insinué dans son livre de *l'Institution des Vierges*:

« La Mère du Christ, alors que tous les hommes avaient fui, demeurait debout, intrépide, près de la croix... Elle tenait pieusement ses yeux attachés sur les blessures de son Fils; ces blessures, qu'elle savait devoir mériter à tous le bienfait de la rédemption

en avoit pour Notre Seigneur, non seulement parce qu'il estoit son Dieu mais aussi parce qu'il estoit son Fils très cher et très aimable. . . Mais comme cet amour estoit selon l'esprit, conduit et gouverné par la raison, il ne produisit point de mouvement déréglé. . . Elle demeura donc, cette très glorieuse Mère, ferme, constante et parfaitement soumise au bon plaisir de Dieu qui avait décrété que Notre Seigneur mourroit pour le salut et rédemption des hommes ». Saint François de Sales, *Sermons recueillis*. . . Sermon pour le vendredi saint, t. IX, p. 276, suiv. (éd. d'Annecy).

« Dans les anciens offices propres de l'Ordre de la bienheureuse Marie, ou des Annonciades (Virginum Annunciatarum), on trouve parmi les dix fêtes de la Vierge Marie la fête du Spasme ou du Martyre de cette bienheureuse Vierge, à célébrer le lundi qui suit le dimanche de la Passion. Or, dans les Offices réformés du même Ordre, Offices imprimés à Anvers en 1626, et appropriés à la forme du Bréviaire romain, il n'est plus parlé de Spasme, et la fête porte simplement le nom de fête du Martyre ou de la Douleur intime de la B. Vierge Marie. . . L'oraison de la messe approuvée par Léon X (29 août 1517) ne fait d'ailleurs aucune mention du spasme: Omnipotens, clementissime Deus, qui gloriosam Virginem Mariam, matrem tuam, et sacratissimo sanguine perfudisti, et ejus cor medullitus tuo dolore nimiam sauciasti, concede propitius ut per lamentationem ejus et a te separationem a praesenti turbatione per eam misericordissime liberemur, et ad vitam proficiamus aeternam. Qui tecum, etc. » Fasti Mariani, auctore Holweck, p. 313. A noter que cette fête n'excluait pas celle des Sept Douleurs célébrée dans le même Ordre, le vendredi de la même semaine.

tion» (1). Ailleurs, le même Père avait écrit déjà: « Marie contemplait religieusement les plaies de son Fils: car elle attendait non pas la mort de cet unique objet de son maternel amour, mais le salut du monde » (2).

L'avons-nous bien entendu? Ce qui attire les regards de Marie, ce dont elle ne peut détourner sa vue, ce sont les plaies du Christ. Pendant que les Pharisiens et les princes des prêtres se complaisent à voir dans le Crucifié leur vengeance satisfaite et leur haine assouvie; que les saintes femmes, aux côtés de la divine mère, n'envisagent guère en lui que l'objet de la plus douloureuse compassion, Marie, des yeux de sa foi, contemple dans son Fils crucifié le Sauveur qui s'immole à la gloire du Père et pour la rédemption de la famille humaine. Donc, loin de se plaindre du décret providentiel qui la veut spectatrice de la mort de Jésus, elle en comprend la raison profonde, et c'est pour cela qu'elle a dit dans son cœur, au rebours d'Agar: Je verrai mourir mon enfant. C'est pour cela, dis-je, qu'à travers la foule des persécuteurs, au milieu des insultes, elle, la *Femme forte*, portée par un amour plus fort que la mort, a suivi la trace sanglante qui va du Prétoire au Calvaire.

Quand Jésus-Christ remplissait la Palestine des bienfaits de son amour et du bruit de ses miracles, quand les peuples se pressaient sur ses pas, chantant ses louanges, et le proclamant l'Envoyé du ciel, le Christ fils de David, le Roi si longtemps attendu, sa mère se déroba aux regards, ou n'était pas même auprès de lui. Mais à ce moment qu'il est tel qu'Isaïe

(1) S. Ambros., *de Instit. Virgin.*, c. 7, n. 49. P. L. xvi, 318.

(2) Pius spectabat oculus Filii vulnera: quia expectabat non pignoris mortem, sed mundi salutem. S. Ambr., *in Luc.*, l. x, n. 132. P. L. xv, 183.

l'a décrit : « dédaigné, le dernier des hommes, l'homme de douleurs, broyé pour nos crimes (1), portant sur lui toute la colère du Père, parce qu'il est chargé des iniquités du monde », Marie est là, *debout*, en évidence, exposée publiquement à tous les yeux. Vous lui demandez le pourquoi de cette conduite? Ah! vous répond-elle, c'est que je me souviens du consentement que j'ai donné, au jour où je l'ai conçu; de la confirmation que j'en ai faite, soit à la Circoncision de ce Fils bien-aimé, quand je lui imposai le nom prophétique de Jésus devant les hommes, soit à la Présentation, quand je l'offris comme victime à son Père. Puisqu'il achève aujourd'hui l'oblation qu'il a faite de lui-même dans ces différents mystères, ne faut-il pas que je sois avec lui pour unir encore mon offrande à son offrande, tellement que l'une et l'autre, commencées ensemble, reçoivent ensemble leur consommation? Son Père, qui l'a envoyé dans le monde pour ce ministère de victime, l'abandonne aux bourreaux et le livre à leur fureur, comme le témoigne cette plainte résignée, mais déchirante : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné » (2)? Et moi, qui l'ai engendré pour le sacrifice, je laisserais inachevée ma propre oblation ?

Voilà donc pourquoi nous trouvons Marie près de Jésus mourant, et dans quels sentiments elle s'y tient, ferme, inébranlable, debout, *stabat*, tout près de la croix de Jésus, sous la croix.

Un pieux et savant auteur du moyen âge, Arnould de Chartres, a rendu très heureusement cette union

(1) Isa., LIII, 3, sqq.

(2) Matth., XXVII, 46.

de la mère et du Fils dans l'offrande de la sainte victime. « Une, parfaitement une, était la volonté du Christ et de Marie : l'un et l'autre offraient ensemble à Dieu leur holocauste, elle dans le sang de son cœur, lui dans le sang de sa chair, *haec in sanguine cordis, ille in sanguine carnis* » (1).

« Vous eussiez vu deux autels dressés sur le Calvaire; l'un dans la poitrine de Marie, l'autre au corps de Jésus; celui-ci immolant sa chair, et celle-là sacrifiant son âme... Elle eût souhaité verser le sang de ses veines après celui de son cœur et, les mains étendues sur la croix, célébrer avec son Fils le sacrifice du soir, consommant avec lui par une mort semblable le mystère de notre rédemption. Mais il appartenait au seul Grand Prêtre de porter dans le Saint des Saints le sang de l'expiation (2); personne ne devait partager avec lui ce privilège; personne, pas plus un ange qu'un simple mortel, ne pouvait avoir une influence *commune* avec lui dans l'œuvre de la réparation. Pourtant, l'amour de la mère coopérait grandement, mais dans sa mesure et dans son ordre, à nous rendre Dieu propice : car la charité du Christ présentait au Père ses vœux propres et ceux de sa mère; ce que demandait celle-ci, le Fils l'approuvait et le Père l'accordait. Le Père aimait le Fils, et le Fils aimait son Père; et l'amour de la mère suivait ces deux amours; tellement que ces trois volontés, celle du Père infiniment bon, celle du Fils plein de pitié, celle de la sainte et miséricordieuse mère, n'avaient qu'une même intention d'amour. C'était comme un enlacement de bonté, de

(1) Ernald. Carnot., abb. Bonae-Vallis, *L. de Laud. B. M. V. P. L.* CLXXXIX, 1727.

(2) Hebr., IX, 7, 12.